

LA LITTÉRATURE AU TEMPS DE GUIMARD

L'Art Nouveau, on le sait, a connu des expressions variées, et parfois presque antinomiques selon les régions dans lesquelles il s'est développé. Cette particularité lui a valu d'être désigné par des noms tout aussi variés (style nouille péjorativement, mais aussi Jugendstil, style floral, style Liberty, Sécession...) et on le situe généralement un peu en marge de l'histoire de l'art. On retrouve un phénomène assez similaire en littérature à la même époque. En effet, si les courants littéraires sont nombreux entre naturalisme, symbolisme et décadentisme, les œuvres majeures de la période s'inscrivent pour la plupart en-dehors de ces courants.

Les années 1870 ouvrent une période de transition. Après la chute du Second Empire, la guerre avec l'Allemagne et la répression de la Commune, la France entre dans la III^{ème} République. Les progrès scientifiques, la démocratisation de l'enseignement, l'élévation du niveau de vie et l'essor des loisirs donnent confiance dans le futur. On prend l'habitude d'aller profiter de l'air de la campagne, on se divertit dans les guinguettes et l'on espère ainsi contenter les classes populaires alors même que les clivages sociaux s'accroissent. Plus que jamais, la maxime « classes laborieuses, classes dangereuses » reste à l'ordre du jour si bien qu'à l'Assemblée, républicains et monarchistes s'associent dans un réflexe conservateur de peur de voir ressurgir le spectre de la Commune, de la révolution et de l'anarchie. De leur côté, les anciens communards pleurent leurs morts et voient s'éloigner l'espérance de temps meilleurs. Si les débuts de la III^{ème} République correspondent à une période de prospérité économique, que l'on nommera « Belle Epoque » par opposition aux années de guerre, des tensions existent bel et bien et trouvent un exutoire dans le patriotisme contre un ennemi commun, l'Allemagne. « Récupérer l'Alsace et la Lorraine » tel est l'objectif qui fonde pour un temps l'union nationale. Ainsi, entre douceur de vivre et esprit fin de siècle, c'est cette tension perpétuelle entre deux courants contradictoires que véhiculent les arts de la période.



La Belle Epoque : une image populaire qui cache une réalité bien plus complexe

Le naturalisme, le progrès scientifique et les arts

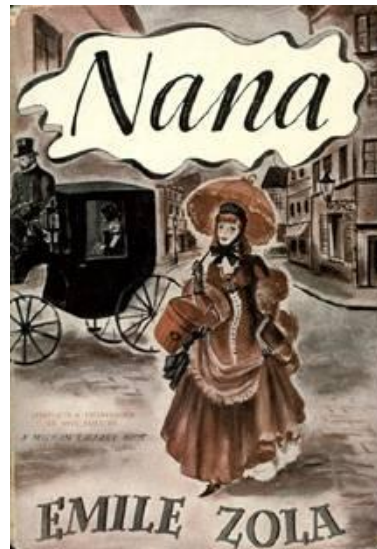
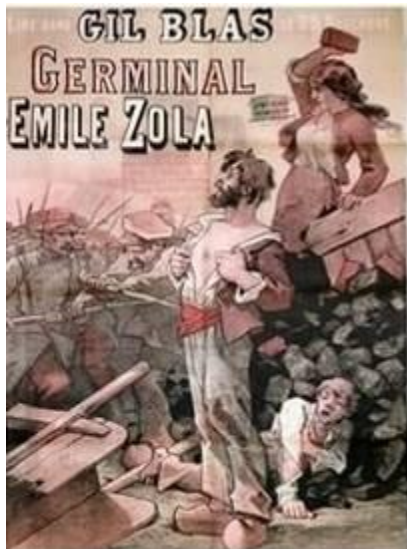
A partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, parallèlement à l'industrialisation, c'est la médecine qui progresse. On tend alors à mettre en valeur le soin de soi et de son corps. Les classes aisées s'adonnent déjà, depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, aux bains de mer, mais c'est également pour l'ensemble de la société que l'on rêve d'un environnement plus propre et plus sain. Cette ambition aura pour corollaire le développement du courant hygiéniste. Napoléon III est particulièrement préoccupé par ces questions et c'est dans cet esprit qu'il encourage les travaux du baron Haussmann à Paris qui permettent de rendre la capitale plus salubre et de la doter de grands parcs (Montsouris, les Buttes-Chaumont) où chacun peut aller respirer un air sain, faire de la gymnastique. C'est le même souci qui guide la création de la ville nouvelle du Vésinet, une ville-parc.



Claude Monet, La plage à Trouville, huile sur toile, 1870, collection particulière

Dieppe est la première ville à avoir lancé la mode des « bains de mer » dans les années 1920. Quelques années après viendront Trouville, Deauville, Cabourg...

L'avenir semble tout à coup devoir être éclairé par les progrès constants de la science et l'art veut s'inscrire dans ce mouvement. C'est ce vers quoi tendent les romans d'Emile Zola qui leur applique les méthodes du biologiste Claude Bernard. En effet, selon Zola, « le romancier est fait d'un observateur et d'un expérimentateur ». Le romancier pose une hypothèse et le roman est chargé de la vérifier ou de l'invalider.



Les Rougon-Macquart, comme un pendant à la Comédie humaine de Balzac, se veut la description d'une famille française évoluant sous le Second Empire. Il en résultera vingt volumes publiés de 1868 à 1893.

S'il n'est pas possible de parler de naturalisme en architecture, on peut cependant mesurer tout l'apport des sciences naturelles à l'Art Nouveau. S'il est prépondérant dans l'Ecole de Nancy, il est tout aussi important chez Guimard puisque certains compareront ses entrées du métro à une libellule déployant ses ailes. De la même manière, Victor Horta ne rompait pas avec les sciences naturelles en affirmant : « Ce n'est pas la fleur que j'aime, c'est la courbe de sa tige ».



Broche libellule de René Lalique.

Que ce soit dans l'orfèvrerie, le mobilier ou la verrerie, les artistes vont s'inspirer des formes gracieuses et féminines de la végétation et des animaux.

Le symbolisme, entre poésie et peinture

C'est dans les années 1870 que le mouvement se développe en opposition au romantisme et au naturalisme. Il s'est principalement exprimé sous forme de poésie et a été particulièrement prolifique en France et en Belgique. Dans un manifeste signé de 1886, Jean

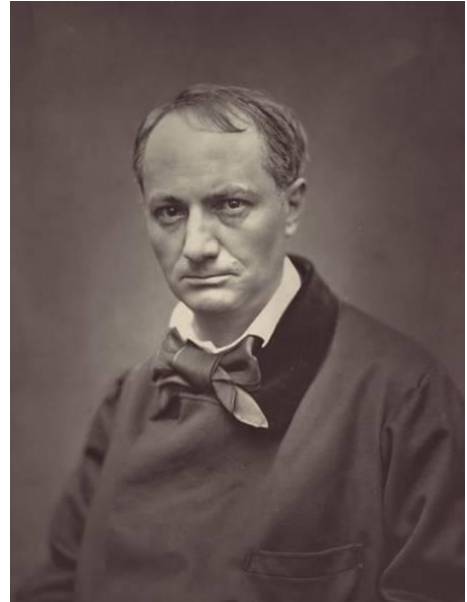
Moréas déclare que le symbolisme est ennemi de « l'enseignement, la déclamation, la fausse sensibilité, la description objective ». Selon lui, « la poésie symbolique cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible ».

Baudelaire était considéré comme un précurseur par les symbolistes. En effet, son poème *Correspondances* semble poser les fondations du mouvement symboliste :

« La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers. »

Charles Baudelaire, le « poète maudit »

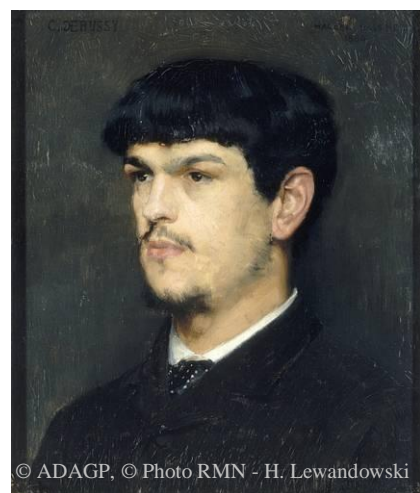
*Portrait photographique
d'Étienne Carjat de 1863*



Rimbaud et Verlaine peuvent se rattacher au mouvement symboliste mais ne s'y laissent pas réduire. En revanche, les poèmes de Mallarmé, à l'hermétisme revendiqué, sont plus clairement symbolistes. Du côté belge, les représentants du symbolisme se nomment Emile Verhaeren ou Maurice Maeterlinck, l'auteur du *Pélieas et Mélisande* mis en musique par Debussy.



*Édouard Manet, Stéphane Mallarmé, poète,
huile sur toile, 1876, Paris, musée d'Orsay*



*Marcel Baschet, Portrait de Claude
Debussy, huile sur bois, 1884, Paris,
musée d'Orsay*

Le symbolisme s'est également exprimé dans la peinture dans l'œuvre de Puvis de Chavannes mais plus clairement encore dans celle de Gustave Moreau.

Le décadentisme, un symbolisme fin de siècle

Le décadentisme ne constitue pas un mouvement à part entière mais plutôt une atmosphère. Il se situe un peu à la charnière des deux précédents mouvements : il peut prendre la forme d'un naturalisme qui présenterait crûment l'objectivité scientifique ou bien d'un symbolisme dont l'horizon serait parfaitement désespéré et dont le seul recours serait l'art. Le décadentisme reflète le malaise d'une société qui a tour à tour été confrontée au siège de Paris, à la défaite de 1871, à la violence de la Commune et de sa répression, une société qui se fige dans ses craintes et ses préjugés que révéleront l'affaire Dreyfus, une société qui doit enfin traverser une brève période de ralentissement économique aux alentours de 1890.



*Robert de Montesquiou (1855-1921)
est un des dandys décadents qui
exprime l'alanguissement et
l'impasse de l'esprit fin de siècle.*

*Portrait par Giovanni Boldini, huile
sur toile, 1897, Paris, musée d'Orsay*

Les décadents ont, de même que les symbolistes avec lesquels ils se confondent parfois, trouvé un maître dans le cynisme de Baudelaire. Son poème *Une Charogne* préfigure déjà en effet un esthétisme du sordide, voire du répugnant.

« Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,

Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons. »

Catulle Mendès propose ainsi des romans dans lesquels les intrigues amoureuses sont semés d'inceste et le journal *Le Matin* publie une chronique de « Nouvelles en trois lignes » dans laquelle s'illustre notamment l'anarchiste Félix Fénéon :

« Madame Fournier, Monsieur Voisin, Monsieur Septeuil se sont pendus :
neurasthénie, cancer, chômage. »

« Le professeur de natation Renard,
dont les élèves tritonnaient en Marne
à Charenton, s'est mis à l'eau lui-même :
il s'est noyé. »

Mais c'est probablement Huysmans qui reste le décadent le plus connu, son personnage d'*A Rebours*, Des Esseintes, étant devenu une icône du dandy décadent de cette fin de siècle.



*Des Esseintes est fasciné
par la Salomé de Gustave
Moreau, épisode biblique
que le peintre illustra à
plusieurs reprises. Il
symbolise ainsi l'image de
la femme fatale, être
diabolique qui cause le
désespoir de l'homme.*

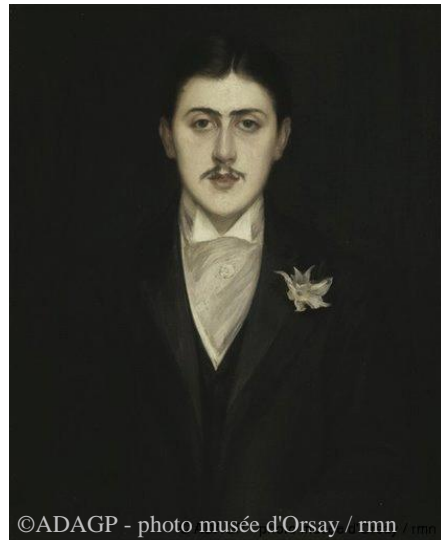
*Gustave Moreau,
l'Apparition, huile sur
toile, 1876, Paris, musée
Gustave Moreau*

La littérature d'avant-guerre : Proust et les sagas familiales

Si l'attitude d'un Guimard qui s'intitule « architecte d'art » peut se rapprocher elle-même du dandysme, il s'agit toutefois plus du dandy proustien que du dandy décadent. En effet, nombre de commanditaires de Guimard trouveraient sans doute leur place dans *La Recherche du temps perdu*. Le temps de Guimard est en effet aussi celui de Proust dont le talent a tendance à éclipser les autres productions littéraires du temps. La littérature Belle Epoque, qui se développe dans les quelques années qui précèdent la guerre, est une littérature du temps long, laissant la place aux vastes sagas familiales comme *les Thibault* de Roger Martin du Gard ou le *Jean-Christophe* de Romain Rolland.

Marcel Proust est l'auteur de A la recherche du temps perdu, roman de sept tomes écrits de 1908 à 1922.

Jacques-Emile Blanche, Portrait de Marcel Proust, huile sur toile, 1892, Paris, musée d'Orsay



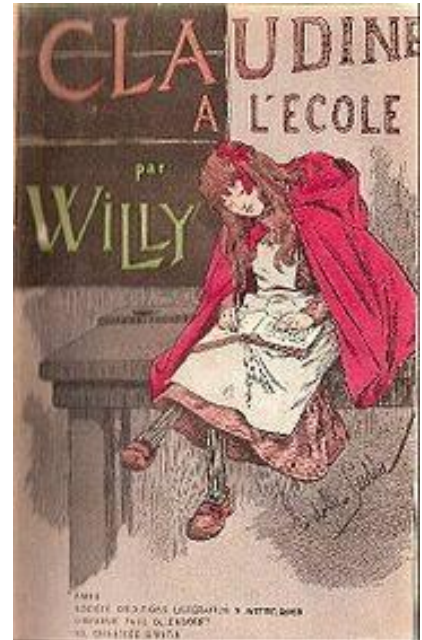
©ADAGP - photo musée d'Orsay / rmn

Signalons aussi que ce sont dans les premières années du XX^{ème} siècle que paraît la série de *Claudine* de Colette et qu'en 1913, la parution du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier devait ouvrir à son auteur un bel avenir littéraire auquel la guerre mit fin.



(C) Ministère de la Culture - Médiathèque du Patrimoine, Dist. RMN / André Kertész

Le personnage de Claudine apparaît la première fois dans Claudine à l'école, inspiré des souvenirs d'enfance de Colette. C'est cependant son mari, surnommé Willy, qui s'attribue ses premiers écrits.



Guimard et la littérature

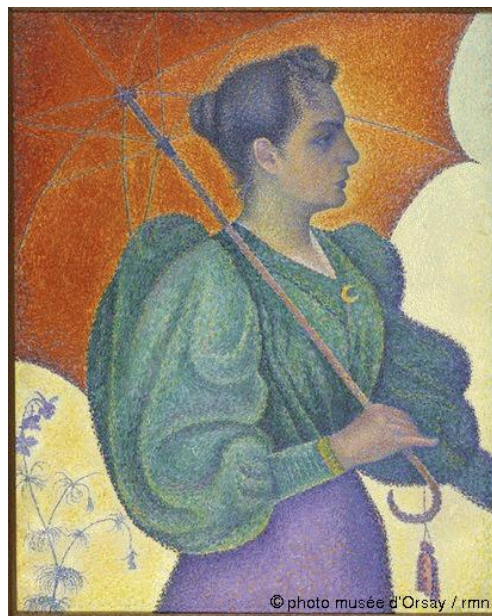
Guimard était-il un grand lecteur ? Aucun document ne nous permet de l'attester ou même de témoigner de ses goûts en la matière.

Si le symbolisme a pu étendre son influence à la peinture avec Gustave Moreau ou à la musique avec Debussy, il est plus difficile d'y inclure l'architecture.

Guimard semble lui-même avoir entretenu de meilleurs rapports avec les peintres qu'avec les écrivains. Sa femme, Adeline Oppenheim, était peintre en effet. Il s'agit parfois de rapports indirects comme Signac qui était locataire d'un appartement du Castel Béranger et qui en prit la défense dans un article de la *Revue Blanche*.



Adeline Oppenheim-Guimard
Huile sur toile, Collection particulière



Paul Signac, Femme à l'ombrelle, huile sur toile, 1893, Paris, musée d'Orsay

Nous pouvons toutefois souligner que littérature et architecture se rejoignent, en cette fin du XIX^{ème} siècle, dans la même volonté de rupture, cette rupture a même été plus violente en architecture puisqu'il s'agissait alors de tourner le dos à une tradition relativement longue d'académisme et d'historicisme.

Par ailleurs, Hector Guimard semble s'être intéressé aux mêmes questions que nombre d'écrivains de la période, comme l'exprime le manifeste de son architecture : « logique, harmonie et sentiment », le sentiment le rattachant plutôt au romantisme qui se mourait alors. Il est vrai que l'influence de Viollet-Le-Duc sur les architectes de la période contribuait à les rapprocher de ce courant qui avait réhabilité le Moyen Age. Quoiqu'il en soit, en littérature comme en architecture, ce sont les structures que l'on interroge et que l'on révèle comme en atteste la poésie de Mallarmé dans laquelle la structure a une importance égale aux images pour la délivrance du sens.

Enfin, si la France et la Belgique n'ont cessé de s'inspirer l'une l'autre au sein du mouvement symboliste, le couple témoigne de la même efficacité en architecture, il suffit pour s'en convaincre de penser ce que doit Guimard à Victor Horta.

Ainsi, si l'architecture et la littérature semblent avoir peu dialogué au sein de l'Art Nouveau, les deux arts ont cependant suivi des itinéraires parallèles.

Aurore Chéry
Doctorante en histoire